



Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarassée du productivisme ?

Fabrice Flipo

► To cite this version:

Fabrice Flipo. Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarassée du productivisme ?. Mouvements, La découverte, 2009, pp.146-151. <hal-00957964>

HAL Id: hal-00957964

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00957964>

Submitted on 14 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarrassée du productivisme ?

Par Fabrice Flipo

La thèse de Postone ne manque pas d'intérêt. Sa réinterprétation du Marx de la maturité, fondée principalement sur la lecture des *Grundrisse*, ambitionne d'ouvrir la voie à une critique antiproductiviste remédiant aussi aux impasses de la théorie critique (Adorno, Pollock, Horkheimer). Postone entend aussi explorer l'essence du capitalisme et de la modernité.

L'ouvrage se scinde en trois parties sur le plan formel. Une première partie est consacrée à la définition de ce qu'il nomme « marxisme traditionnel » et les deux autres à une reconstruction de la critique marxienne, en deux temps : la marchandise puis le capital.

Pour Postone le marxisme traditionnel (MT) se caractérise par l'incompréhension dont il fait preuve à l'égard du pivot de la critique marxienne : la mise en cause du travail comme catégorie transhistorique de l'activité humaine. Cette erreur est extrêmement lourde de conséquences puisqu'elle explique l'échec du « socialisme réel », l'incapacité du marxisme à critiquer le capitalisme d'Etat, à comprendre le virage keynésien et à expliquer que la libération de l'humanité ne se soit pas produite à l'issue des prises de pouvoir opérées par le prolétariat (p. 26-27).

Qu'est-ce que le MT ? C'est un vaste ensemble de théories qui ont en commun de faire du travail la source sociale de richesse. Ici Marx est compris comme ayant répété le geste ricardien, étendant la démonstration de l'improductivité des propriétaires fonciers à la bourgeoisie, et mettant ainsi en avant le rôle central du travail du prolétariat dans la libération des forces productives (p. 83). L'aliénation s'explique alors pour l'essentiel par le vol de travail dont est victime le prolétariat, au profit des capitalistes. La soumission des travailleurs résulte de la concurrence et du caractère parcellaire de la médiation marchande. Déterminés selon une règle non réflexive, réputée automatique et « naturelle » (la « main invisible »), les produits du travail font face au travailleur comme une force naturelle et étrangère. Le capitalisme, en forçant la coopération sociale à prendre la forme de l'échange atomistique, agit comme un voile sur les rapports sociaux, il les rend aveugles et erratiques. Le socialisme consiste ici à redistribuer la valeur en fonction de la valeur-travail, ce qui implique de passer à une forme consciente de régulation du travail. La condition nécessaire pour réaliser le socialisme est l'abolition de la propriété privée, entendue au sens marchand du terme, car c'est elle qui est à la racine de l'incompréhension de soi du travailleur, isolé et séparé d'une société dont il participe pourtant, sans en être conscient. Le MT se focalise entièrement sur cette dynamique de la propriété.

Dans le MT la contradiction qui pousse les travailleurs à prendre conscience de leur état et à prendre le contrôle de la production est l'écart croissant qui existe entre les rapports de production (capitalistes) et l'expansion des forces productives, qui sont le produit de la coopération sociale. Les travailleurs constatent dans leur quotidien un écart croissant entre d'une part l'expansion manifeste des forces productives et du

F. Flipo, Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarrassée du productivisme ?, Mouvements, n°60, octobre-décembre 2009, pp. 146-151.

progrès technique et scientifique et d'autre part l'usage qui en est fait. Cet écart travaille le collectif de manière dialectique : l'aliénation dans la matière qui provoque la libération des forces productives construit simultanément, par implication d'un nombre croissant de travailleurs dans le processus de production, les conditions de son propre dépassement. Le travail immédiat s'aliène dans ce qui lui est étranger et constitue ainsi les conditions d'un retour vers soi. D'un point de vue phénoménal, superficiel, la contradiction se manifeste par la lutte des classes et le souci des capitalistes de faire en sorte que la hausse des salaires n'annulent pas les profits (p. 86); pour y parvenir ils doivent socialiser toujours plus les moyens de production (fusion, acquisition etc.) et de ce fait ils sont nécessairement amenés à saper les racines de leur pouvoir. Le socialisme se présente comme une société dans laquelle le travail n'est plus entravé par la propriété privée et peut ainsi pleinement se réaliser comme valeur d'usage. Le socialisme est un nouveau mode d'administration du travail et de la richesse - ces deux catégories étant transhistoriques (p. 24; 82).

A l'encontre de cette conception, Moishe Postone tente de montrer que tout l'effort de Marx est au contraire de montrer qu'un travail qui est en même temps à lui seul une médiation sociale est une forme historiquement spécifique de l'activité humaine, et non un invariant transhistorique. Le capitalisme instaure une forme radicalement nouvelle de médiation sociale et c'est cela qui est discuté par Marx – pour en montrer le dépassement possible. Le travail est d'une part concret, vivant, doté d'une valeur d'usage, et d'autre part abstrait, impersonnel, doté d'une valeur d'échange (p. 237). Le travail abstrait résulte d'un processus complexe qui commence avec l'institution d'un temps homogène, mesuré par des horloges et différent du temps historique (concret) (p. 299-320), continue avec la transformation du travail concret en marchandise (ou « force de travail ») créatrice de valeur (« subsomption formelle du travail sous le capital »), et finit avec l'absorption dans le procès de production de survaleur (« subsomption réelle du travail sous le capital ») qui façonne le travail à son image (p. 270). La forme-marchandise ou forme-valeur du travail a aussi ceci de spécifique qu'elle est tendue vers la réalisation de survaleur. Le moyen principal pour atteindre ce but n'est pas l'accroissement de la journée de travail – la plus-value dite « absolue » - mais l'accroissement de la productivité -la plus-value dite relative - (p. 417). Chaque amélioration locale de la productivité réduit la valeur des produits : il faut ½ h pour produire une chemise là où il en fallait une auparavant. La nouvelle méthode rend les autres obsolètes; les producteurs sont à chaque fois contraints d'adopter les nouvelles méthodes (p. 415-417; 427). Cette dynamique engendre un « moulin de discipline » (p. 426) orienté directionnellement par la dialectique abstrait / concret, d'un un « flux d'histoire » spécifique (p. 432) et objectif (p. 439) qui contraint le travailleur à « être de son temps » (p. 443).

La domination qui est en cause n'est donc pas celle de certains êtres humains sur d'autres mais la domination des êtres humains et de la nature par des structures abstraites que les êtres humains eux-mêmes constituent, matériellement (p. 54; 452-460). La valeur est « auto-domination du travail » (p. 280), d'où ce fait que le capitalisme n'a rien à voir avec les besoins (p. 399), et est indifférent à ce qu'il produit (p. 412). L'organisation sociale fondée sur la valeur conduit donc à accroître la productivité sans fin (p. 293) – d'où ce fait que le capitalisme est tendu vers « la croissance pour la croissance » (p. 393; 395). La rationalisation au sens de Weber peut donc se comprendre comme appropriation de la valeur d'usage par la valeur (p. 518). Comme la valeur est du temps de travail abstrait, la domination est, en dernière analyse, la domination du temps (p. 285) – d'où le titre de l'ouvrage : *Temps, travail et domination sociale*.

F. Flipo, Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarrassée du productivisme ?, Mouvements, n°60, octobre-décembre 2009, pp. 146-151.

En regard de cette interprétation, le MT n'est qu'une critique de la distribution de la valeur - et non une critique de la valeur (p. 23); il est une économie politique critique et non une critique de l'économie politique. Il n'atteint pas l'essence du capitalisme (p. 15), au contraire il renforce son emprise en accordant son plein soutien à ce qui est à la racine de sa persistance dans l'être : le travail-richesse (p. 87). Le MT est une critique du capitalisme à partir d'une conception transhistorique du travail et de la richesse (p. 104) tandis que l'interprétation que Postone propose de Marx est une critique du travail sous le capitalisme (p.19). Le MT est une « synthèse matérialiste » de Ricardo et de Hegel (p. 128).

D'où une série de conclusions que tire Postone. La première est qu'une sortie de l'économie « de marché » pour une économie « planifiée » ne change rien à l'affaire si la société reste dominée par l'abstraction (p. 191), ce qui explique que les expériences de socialisme réel aient débouché sur le capitalisme d'Etat et non sur l'émancipation. Une seconde autre conclusion tient à la désignation du lieu concret de la conscience critique. Contrairement au MT, Postone estime que la lutte entre le capital et le travail s'inscrit en fait au sein même du capitalisme (p. 63; 404), elle est un élément de son automouvement - elle n'en sort pas. Postone estime au contraire que les formes contemporaines de subjectivité – les mouvements sociaux (p. 65) – sont porteuses d'une authentique alternative – une alternative non pas à la *distribution* (de la valeur, richesse, travail etc.) mais au *mode de production*, ce qui implique aussi d'autres formes de travail, de richesse etc. Dans le socialisme entrevu ici la forme et le but de la production seront différents (p. 245). La valeur et le travail sont abolis, et en même temps est aboli le prolétariat (p. 58). Les travaux ne sont plus évalués de manière abstraite mais « qualitativement à parité » (p. 554). L'être humain peut désormais économiser le temps plutôt que d'être dominé par lui (p. 557) et profiter ainsi de la possibilité d'une consommation qui ne dépendrait pas du travail immédiat (p. 535). Le dépassement du capitalisme théorisé par Postone n'implique ni l'affirmation non critique de la production industrielle ni le rejet romantique du progrès technique (p. 62); pour l'auteur, foi et rejet du progrès technique sont d'ailleurs une antinomie caractéristique de l'ère capitaliste (p. 63). On peut ainsi répondre à Durkheim, Tönnies, Weber et Simmel (p. 69) que la cage de fer et autres effets négatifs de la modernité ne sont pas des conséquences nécessaires (p. 115). Postone ne souscrit pas aux théories qui abolissent toute médiation, car ces théories aboutissent forcément aux régimes autoritaires ou à un « communautarisme » (p. 81). La forme de généralité abstraite homogène générée par la marchandise pourrait être dépassée par une forme non-homogène, conduisant à une humanité à la fois une et plurielle (p. 538). Postone cite les mouvements féministes, les minorités etc. comme facteurs d'élargissement de la généralité bourgeoise (p. 65; 540).

La thèse de Postone permet-elle une articulation de Marx avec l'écologie politique et la décroissance, comme on l'a noté ailleurs¹ ? L'ouvrage présente en effet l'indéniable intérêt d'avoir entrepris une critique systématique du « travail », et démontré que la défense de la « valeur-travail » ne peut, sans se payer de mots, prétendre dans le même temps éviter de défendre « le travail ». C'est en effet ce que l'on observe sur le terrain sociologique : les syndicats peuvent difficilement éviter de défendre les activités dont ils tirent leurs subsistances, de ce fait les mouvements antiproductivistes, tels les écologistes, ont du se constituer en dehors de la sphère traditionnellement considérée comme « productive » et ainsi réinventer un concept de productivité. C'est dire si l'apport dans le paysage intellectuel actuel est important.

1 Le Monde des Livres, 13 février 2009.

F. Flipo, Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarrassée du productivisme ?, Mouvements, n°60, octobre-décembre 2009, pp. 146-151.

Postone n'est toutefois pas tout à fait le premier dans ce domaine. Il cite fréquemment André Gorz, en particulier *Les chemins du Paradis*, sans que l'on sache réellement à quel point Postone a été influencé par Gorz. En tout cas Gorz avait lu Postone puisqu'il avait souhaité voir ce dernier traduit en français². Leurs pensées sont indéniablement très proches, une étude serrée serait nécessaire pour clarifier leur relation exacte. L'autre référence insistante chez Postone est l'école de Francfort, et en particulier Marcuse. Curieusement Postone affirme dans le même temps que la théorie critique n'a pas atteint ses objectifs, Horkheimer restant prisonnier d'une conception unidimensionnelle des forces productives (p. 167-168), même si Pollock montre que marché et propriété privée n'étaient pas déterminants pour l'émancipation, la bureaucratie remplaçant la valeur (p. 145). Mais Marcuse ? L'ouvrage n'en dit quasiment rien, sinon pour reconnaître à demi-mot une dette envers Marcuse, crédité d'avoir le premier pointé l'importance d'une critique du travail (p. 556 note 1 par exemple). Comment faut-il comprendre ce geste ? Postone ne n'attribuerait-il pas un peu vite des mérites indus ? On pourra aussi mettre en question sa définition du « marxisme traditionnel », qui peut sembler un peu caricaturale ou dépassée, au moins en France. Le fait que Postone ne cite que de textes assez anciens (principalement Sweezy 1969; Dobb 1940; Meek 1956; Mandel 1968) est très gênant. La critique, vue du côté français, paraît un peu datée.

Mais laissons de côté la question des dettes mutuelles pour essayer de voir quels sont les lieux de débat qui subsistent.

Une première difficulté tient à la définition des termes de la contradiction que Postone met au centre de la dynamique capitaliste. Elle semble se jouer entre la généralisation des savoirs et de la puissance collectifs accumulés d'un côté et de l'autre le statut isolé dans lequel le capitaliste maintient le travailleur. La seconde vise à déterminer le genre de savoir qui est concrètement généré par la montée en généralité capitaliste. Postone affirme d'emblée qu'il s'agit d'un savoir politique, rendant possible une régulation émancipatoire de la *polis*. Un détour par le terrain de la littérature du management³ tend à affaiblir ce jugement : la montée en généralité dans ce domaine est surtout un savoir *gestionnaire*, et non un savoir proprement politique. Postone met même explicitement de côté des questions qui relèveraient du politique, par exemple quand il renonce à traiter du problème de la signification donnée aux valeurs d'usage dans le capitalisme (note 1 p. 257). Comment aborder la question des choix collectifs en laissant de côté de tels sujets ?

Second problème : quels sont les termes exacts de la contradiction, si ce n'est pas la classe ? Comment en trouver le critère ? Postone nous dit qu'elle ne peut être ni fondée ni expliquée mais seulement affirmée « métaphysiquement » (p. 209). C'est là une affirmation pour le moins étonnante pour une théorie qui se prétend entièrement ancrée dans l'histoire. Transhumanistes, apologues de la force, égalitaristes etc. : tous manifestent leur subjectivité sur le plan historique ! Comment trier ? Postone doit bien sentir la difficulté car il déroge à sa propre règle en affirmant à la fin de l'ouvrage qu'une relation « rationnelle » à la nature serait « plus conforme à la nature humaine » (p. 558). Erreur ou aveu ? De quelle « nature » et de quelle « raison » est-il question ? Sont-elles transhistoriques ? L'auteur n'en dit rien, il nous laisse à nos interrogations.

2 Le Nouvel Observateur décembre 2006, un des derniers entretiens qu'il avait accordé avant de disparaître

3 Boltanski & Chiapello

Postone ne nous fournit pas de critère pour choisir parmi les sciences et techniques et savoir distinguer celles qui sont émancipatrices de celles qui ne le sont pas, à la différence des auteurs critiques du productivisme (Ellul, Illich, Gorz etc.) dont le travail est précisément de fournir ces critères – lesquels critères sont souvent dénoncés comme « malthusiens » par le marxisme classique qui ne veut voir dans les limites à l'expansion des forces productives qu'un masque idéologique destiné à affamer les classes populaires, sans se donner la peine de chercher à savoir ce qu'il en est du débat sur le plan scientifique et technologique. Paradoxalement, le marxisme classique tend ainsi à se muer en une sorte d'idéalisme fort éloigné du souci de Marx d'être aussi informé que possible en matière scientifique et technique – ainsi encore Daniel Bensaïd qui, face à la crise énergétique, préfère se demander si l'énergie est vraiment limitée⁴ plutôt que d'en explorer les conséquences en regard de la question de l'émancipation.

Le rapport à la nature du marxisme postonien, enfin, semble en tout point similaire au rapport à la nature capitaliste, qui se comporte en propriétaire foncier, titulaire de droits absolus sur le milieu : « *l'homme apprend à faire fonctionner pour rien le fruit de son travail passé* », p. 493, nous soulignons. La nature a le statut de *res nullius*, comme chez Nozick, et non de *res communis* - comme chez Locke (voir à ce sujet notre CR de Dardot & Laval). Il y a deux éléments qui se mêlent chez Marx et dont il est difficile de démêler les fils : la productivité comme source de progrès et la productivité comme aliénation. On voit Marx primitiviste (exemple de « *l'habitant des îles orientales de l'archipel asiatique, où le palmier sagou pousse en plante sauvage dans les forêts* » - Marx, le Capital, I, V, chap. XVI) et Marx glorifier les progrès des sciences et techniques (le *Manifeste du Parti Communiste* bien sûr, mais aussi Marx, le Capital, I, V, chap. XVI). Postone ouvre le débat mais reste sur le seuil de la porte.

Toute l'entreprise de Postone, en conclusion, est de montrer que la société capitaliste peut être transformée (p. 17) sans mettre en cause « la modernité ». Mais ce qu'on doit entendre par là n'est guère précisé. Postone rejette le « communautarisme » mais ne précise pas ce qu'il entend par là. Il reprend la thèse de Marx selon laquelle l'histoire peut être ordonnée en trois époques successives : la dépendance personnelle, son relâchement au profit d'une liberté mise sous une dépendance « objective » (p. 244) et abstraite (p. 259). Il caractérise les sociétés non capitalistes par des rapports sociaux manifestes et non-déguisés (p. 223). On ne sait plus quoi comprendre quand Postone affirme que les « rapports sociaux non-déguisés » sont oppresseurs dans les sociétés non-capitalistes mais émancipateurs dans les sociétés socialistes (p. 280). Et pourquoi continuer de voir les sociétés non-capitalistes comme des vestiges de notre propre passé, vers lequel il serait inimaginable de « retourner » ? N'y a-t-il pas là la trace d'un historicisme ? Et d'un ethnocentrisme, indiquant sans plus d'analyse que les sociétés non développées ne sont pas un destin souhaitable ?

Moishe Postone montre ici de manière convaincante que l'abolition du profit n'implique nullement l'abolition de la valeur. Dans une lecture originale du Marx de la maturité, il affirme, comme Jacques Bidet dans sa *Théorie Générale*, que le point clé de l'argumentation de Marx est le travail, comme médiation

4 D. Bensaïd, *op. cit.*, 1995, p382

F. Flipo, Moishe Postone, une lecture de Marx (enfin) débarrassée du productivisme ?, Mouvements, n°60, octobre-décembre 2009, pp. 146-151.

historiquement spécifique mise en place par le capitalisme. Mais il se sépare de Jacques Bidet et se rapproche des mouvements de la décroissance en affirmant qu'en défendant le travail, les marxistes et les mouvements ouvriers ont défendu l'embourgeoisement, car avec cette forme spécifique de travail vient une forme de richesse, qui lui est indissolublement liée. Pour Postone, Marx avait bien vu que cette forme de richesse-là était liée à cette forme de travail-là, cette liaison dialectique-là était celle qui ouvrait la voie au règne de la valeur. En s'en prenant à la valeur sans critiquer ni le travail ni la forme de richesse qui lui était liée, les socialismes ont échoué à mettre fin au règne de la valeur, qui de ce fait s'est conservée dans les régimes à économie planifiée. Marx souhaitait au contraire abolir la valeur de manière conséquente, en abolissant aussi la forme de richesse et la forme de travail qui lui était liée. De ce fait Postone pense que Marx n'aurait pas suivi les mouvements ouvriers mais plutôt ce qu'on appelle aujourd'hui les « nouveaux mouvements sociaux », dont les écologistes, féministes etc. qui poursuivent une autre forme de travail et une autre forme de richesse, ce qui ouvre vers une abolition réelle de la valeur. Cette lecture du Marx de la maturité se rapproche de celle proposée par Gareth Stedman-Jones. Il y a là tout un nouveau courant qui se forme et n'a pas fini de provoquer des polémiques au sein des "marxismes traditionnels", pour reprendre le terme utilisé par Postone.